

la Feuille de Route n° 17
la Feuille de Route n° 17

Avril 2003

Éditée par l'Association Maréchal Suchet, armée des Alpes

4 rue Tranieux 69003 Lyon

(Les anciens numéros sont disponibles contre 50 centimes à l'adresse ci-dessus)

<http://marechalsuchet.free.fr>

Dépôt aux Archives Départementales de l'Ain, R.H.L.63

UN PROSCRIT PAS ORDINAIRE

Dès le retour de la Monarchie, la chasse aux anciens officiers est ouverte. Rapidement, la lieutenance de police de Lyon fait parvenir au préfet de l'Ain le signalement d'officiers évadés des prisons de Paris¹. La nomination du préfet Dumartroy, à la préfecture de l'Ain, le 3 juillet 1815 favorise la chasse aux partisans du régime impérial. Son action est répressive à l'encontre de la classe politique du régime napoléonien et vise particulièrement les : *Si les personnes qui avaient fait partie des corps-francs du département de l'Ain ne furent point inquiétées ni persécutées par l'armée autrichienne pendant l'occupation de la France, il n'en fut pas de même lorsqu'elle eut évacué son territoire. Le préfet Dumartroy et les procureurs royaux sur les dénonciations d'amis trop zélés de la Restauration, firent arrêter les Perréal et Bouvier de Collonges, Jaquemier de Gex et le frère du colonel Béatrix, avocat à Nantua, qui subirent, sans jugement, plusieurs mois de prison. Le capitaine de corps francs, Savarin de Jujurieux, fut pris, jugé par un jury exceptionnel, et exécuté à Bourg. Le colonel Béatrix et son père ne durent la vie qu'à un avis charitable de celui qui devait les arrêter. Ils se réfugièrent en Savoie, puis dans le canton de Vaud. Leur exil ne cessa que par les démarches de leurs parents et amis, lorsque l'exaltation politique fut un peu calmée* (Béatrix). Dans l'Ain, cette chasse légale aux partisans de la République et de l'Empire, est illustrée par la fuite des frères Bacheville de Trévoux et quelques semaines plus tard, par Louis Gaspard Amédée Girod de l'Ain, de Gex, qui héberge puis plaide pour le général Antoine Drouot poursuivi pour haute trahison devant le conseil de guerre. Il le fait acquitter par 4 voix contre 3 en arguant que son client n'avait prêté serment que devant Napoléon, souverain de l'île d'Elbe, reconnu par des traités internationaux. Mais elle est aussi illustrée, dès le 30 septembre 1815, par le maréchal d'Empire Grouchy qui est attaché à plus d'un titre à notre région². En effet, à cette date, le ministre de la Police Générale demande au préfet de se renseigner sur les activités de Ameilh, Brayer, Clausel, Drouet d'Erlon, Gilly, Grouchy, Laborde et Lefebvre Desnouettes³. Le 21 novembre 1815, le préfet de Saône et Loire prévient celui de l'Ain " *que le général Grouchy est caché à Fareins, arrondissement de Trévoux, chez une dame Merlino et on ajoute qu'il y a été amené par M. de Fréminville, ancien sous-préfet de cet arrondissement* "⁴. Alerté et fortement pressé de capturer une proie aussi intéressante pour sa carrière⁵, le préfet de l'Ain, le jour même demande au capitaine de gendarmerie de l'Ain " *de se transporter chez cette dame. . . sur le compte de laquelle il vous a déjà été donné des renseignements qui la compromettent d'une manière grave. . . d'y cerner sa maison, d'y faire une perquisition exacte* "⁶. En effet, la maison de la femme de Merlino⁷ est surveillée par le lieutenant de Trévoux car elle sert de retraite et de lieu de réunion à des personnes de Lyon et de la Bourgogne. Sur ces ordres, la maison de la dame Merlino est cernée par trois brigades de gendarmerie réunies sous le commandement du lieutenant de la gendarmerie de Trévoux. Les gendarmes font une perquisition dans le domicile de la veuve du Conventionnel. S'ils ne trouvent personnes, ils trouvent un lit encore chaud, défait, " *auprès du quel était un pantalon, des bas et un serre tête* "⁸. Quand on lui demande qui occupait le lit, elle répond que c'était son fils et qu'il s'est enfui quand il a vu les gendarmes. Suite à la perquisition chez la femme Merlino, le préfet de l'Ain fait son rapport au ministre de la Police, le 24 novembre 1815 en lui annonçant qu'il désire faire venir la femme Merlino pour l'interroger. Devant l'approbation du ministre sur son enquête, le 28 novembre 1815, le préfet fait venir la femme Merlino. Interrogée elle répond au préfet que la personne qui était chez elle était son fils cadet, officier licencié, qui avait peur d'être arrêté. Mis en doute par une lettre du ministre qui le prévient que Grouchy n'est peut-être pas maréchal mais général, le préfet de l'Ain cesse les poursuites contre l'illustre absent de Waterloo. Quoiqu'il en soit, le maudit de Waterloo, proscrit, parvient à s'enfuir, peut être avec l'aide de Mme Merlino et rejoint Guernesey puis Philadelphie. Il ne rentre en France qu'en 1820 et ne retrouve son maréchalat que le 19 novembre 1831. " *Non, non, Grouchy n'a pas agi avec l'intention de trahir mais il a manqué d'énergie* "⁹.

¹ Gauthier de la Verderie, de Digne, lieutenant au 2^e régiment de la Garde Impériale et Duvergier de Kermouth, chef d'escadron à l'état major.

² Employé à l'armée des Alpes en 1792, il décède à St Etienne dans la Loire le 29 mai 1847.

³ L'avis de recherche est imprimé chez Janinet à Bourg.

⁴ Lettre du préfet de Saône et Loire, 21 novembre 1815. A.D. Ain 4M95.

⁵ " *Le Ministre. . . veut qu'on soit royaliste avant même d'être administrateur* " lui signale le préfet de Saône et Loire dans la même lettre.

⁶ Lettre du préfet de l'Ain, 21 novembre 1815. A.D. Ain 4M95.

⁷ Il s'agit de la femme du conventionnel Merlino, venu en mission dans l'Ain avec Amar en 1793.

⁸ Rapport du préfet de l'Ain au ministre de la Police, 24 novembre 1815. A.D. Ain 4M95.

⁹ Lettre de Napoléon à O'Méara, 17 février 1817.

L'ILLUSTRE PHALANGE DE VILNIUS (II)

Par Olivier DUTOUR, Michel SIGNOLI, professeurs d'anthropologie à l'Université de Marseille et Thierry VETIE d'Avignon.

Les recherches scientifiques :

L'étude des corps permettra d'établir un bulletin de santé d'hommes disparus il y a 190 ans. Les ossements retrouvés à Vilnius permettront en effet d'évaluer l'état sanitaire des jeunes européens du début du XIX^{ème} siècle. On en déduira : sexe, âge, stature, état buccodentaire, facteur de stress, carences alimentaires, maladies... Les recherches tenteront d'identifier certaines maladies, par exemple, y-a-t-il bien eu épidémie de typhus comme l'indiquent des témoins de l'époque ? Un homme atteint de cette maladie meurt de septicémie, autrement dit d'un empoisonnement du sang. Si on peut retrouver des traces de sang, on peut donc répondre à cette question. Il faut donc tenter d'en trouver ! Les scientifiques peuvent en découvrir dans la pulpe dentaire, en effet, l'intérieur des dents est fortement irrigué tout en étant protégé de l'extérieur par l'ivoire et l'émail. Les biologistes s'emploieront à extraire du sang séché de cette partie du corps, puis rechercheront des restes d'ADN de bactéries. L'étude de tissus provenant de restes d'uniformes permettra peut être d'aider à ces recherches. Des morceaux de toiles fines pouvant provenir de chemises, caleçons ou doublures d'habits ont été découvert. Ils peuvent être porteurs d'informations car ils ont été en contact direct avec la peau des soldats. On a déjà pu établir que des soldats avaient été en contact avec certaines maladies, car des os portent des traces de syphilis ou de tuberculose osseuse ! Des recueils de poils (ou cheveux ?) ont été effectués. Ils seront étudiés et permettront d'identifier des restes humains ou animaux. En effet, les poils d'ours, de chèvres ou autres rentraient dans la confection des uniformes de l'époque (pelisse, bonnet d'ourson, colback...).

Une étude des objets retrouvés sur le site a été réalisée. On peut indiquer pour ce qui a pu être identifié : des restes de draps de laine foncés : pouvant avoir été bleu, vert, rouge... formaient essentiellement l'extérieur des uniformes : habits, capotes, guêtres et culottes d'hiver pour l'infanterie; habits, dolmans, gilets, vestes d'écurie, pantalons de cheval, manteaux, portemanteaux ou schabraques pour la cavalerie. Des restes de draps de laine clairs : pouvant avoir été blanc, beige... formaient les gilets, culottes d'hiver, les revers et retroussis de basques des habits pour l'infanterie et pour certains corps de cavalerie. Des restes de toiles (lin, chanvre, coton, soie...) provenant majoritairement des doublures d'uniformes (habits, culottes, gilets...). Les morceaux dont la texture la plus fine, peuvent être attribués à de la doublure de vêtements d'officiers ou à des chemises. Trois morceaux de tissus sont d'une étendue suffisamment importante pour une identification partielle.

Drap de laine de 15 x 20 cm présentant des morceaux de tresses carrées, et de boutons blancs. Les restes de poils sur un côté permettent d'identifier une pelisse de hussard.

Drap de laine de 10 x 15 cm présentant des morceaux de tresses carrées indique un reste de dolman de hussard.

Drap de laine de 10 x 40 cm comportant 5 boutons légèrement bombés, de métal jaune, formant une partie d'un revers de forme particulière d'habit de soldat, probablement de la confédération du Rhin (badois ?).

Des boucles en cuivre à ardillon et anneaux divers, pouvant provenir de havresacs d'infanterie, de ceinturons...

Des anneaux de petit diamètre (en or ?) pouvant être des boucles d'oreilles.

Deux cocardes en cuir (bleu, rouge, blanc) de l'armée française, dont une qui reposait encore sur les restes d'un shako placé sur le crâne de son dernier propriétaire...

Diverses pièces de cuir pouvant avoir été des chaussures, des bottes, des havresacs et autres pièces d'équipements (harnachements...).

De la tresse carrée en laine provenant de brandebourgs de dolman de Hussards, idem avec traces de métal jaune pour un dolman ou gilet d'officier de cavalerie légère.

Des boutons de diverses sortes :

Plats et en bois, en os ou en écailles qui étaient utilisés pour les capotes, les culottes (fermeture du pont, bretelles), les gilets, les chemises (cou et manches).

Bombés, en bois recouverts de fine tôle d'étain ou de cuivre, pour la cavalerie (hussards, chasseurs à cheval). Seule l'âme de bois ou des traces de métal ont survécu.

Plats en cuivre ou métal blanc, certains boutons régimentaires sont encore identifiables par les dessins apparaissant en relief (les boutons de métal blanc ont quasiment disparu rongé par l'oxydation).

Petits boutons plats, de métal jaune, en place sur un reste de drap de tissus et retenus grâce à une lanière de cuir, provenant d'une guêtre d'infanterie.

Un cor de chasse en drap de laine clair, provenant d'un retroussis d'habit de cavalier léger (chasseur) ou d'infanterie légère.

Une grenade brodée au fil d'argent sur un reste de drap de laine, provenant d'un retroussis d'habit d'officier de troupe d'élite (grenadier ?).

Une chaînette fine ayant pu servir au maintien d'une épinglette (outil d'entretien du fusil) d'une montre ou d'un sceau (cachet à cire) d'officier.



Repères historiques :

Le 23 juin 1812 à 2 heures du matin, l'empereur parcourt les avant-postes, il observe un point de passage et donne ordre au Général Eblé d'y jeter trois ponts. Le lendemain, l'histoire se met en marche et la grande armée franchit le Niémen. Le 28, les troupes entrent dans Wilna, la population Lituanienne, libérée de l'occupant Russe, reçoit avec force de témoignages d'amitiés ses libérateurs. A partir de ce jour Wilna devient un point névralgique pour les forces militaires de l'empereur. Le Général Baron Roch Godart pris dans les premiers jours d'octobre le commandement de la place et de la province de Wilna en qualité de gouverneur. Il nous a laissé dans ses mémoires des détails d'importance sur l'état de la ville quelques semaines avant le retour de la grande armée de Moscou : "J'avais beaucoup à faire pour rétablir l'ordre et la police dans une aussi grande ville que Vilna, où il se trouvait seize hôpitaux établis, quatre dépôts généraux de la plus grande partie des régiments de l'armée, ainsi que les petits dépôts de plus de 40 régiments de toutes les armes, où le passage des troupes était continu et où les grands approvisionnements se formaient pour l'armée ... Au bout de dix à douze jours, j'eus la satisfaction de voir déjà les choses changer totalement de face. L'ordre était à peu près rétabli, la police était parfaitement exécutée, et les vivres assurés. Quelques réclamations que je fisse, J'eus le regret de voir presque toujours les hôpitaux sans linge à pansement et manquant de médicaments. Il se distribuait à Vilna journellement jusqu'à trente mille rations de pain : de la viande et des liquides à proportion... Nous étions fin novembre, les approvisionnements ayant été sur le point de manquer, j'étais parvenu au moyen de détachements polonais que j'avais envoyé dans la province de Vilna, à accélérer la rentrée des grains et à faire des magasins pour nourrir une armée de 120.000 hommes pendant trente six jours. Cet approvisionnement provisoire eût été bien important si les circonstances eussent permis ensuite que l'armée pût bomer sa retraite à Vilna. Mais il en fut tout autrement. Les 4 et 5 décembre, notre position devint de plus en plus critique, l'alarme se répandait partout en apprenant la retraite de l'année et les malheurs qui l'accompagnaient, chacun en ce moment prévoyait les terribles résultats ; il n'y avait plus d'espoir de tenir pied, toutes les illusions étaient perdues... Le 5 je fus instruit qu'une troupe de 20.000 fuyards gelés et affamés devait arriver à Vilna, et se proposait de piller la ville et les magasins... Il semblait, dès le 6 décembre, que personne ne tenait plus à rien et ne devait songer qu'à soi... Depuis le 7, le froid était de 27 à 30 degrés. Le 8, les militaires arrivaient en bandes et sans armes, habillés ou plutôt déguenillés, et la tête enchiffonnée pour se garantir du froid. Les officiers, les généraux de tout grade, la plupart après avoir été pillés et dépouillés par les cosaques, marchaient à pied, enveloppés de leurs pelisses, et encore à moitié gelés ; tous languissaient de la faim et cherchaient à se fourrer dans les maisons pour s'y restaurer et se mettre à l'abri de la rigueur du temps. Beaucoup de monde filait sans cesse sur la route de Kovno, ne s'arrêtant à Vilna que pour s'y reposer et s'y restaurer... Le 9, sur les neuf à dix heures du matin, et le restant de la journée, arrivaient tous les débris de l'année : Vilna offrait le spectacle d'une ville absolument encombrée d'hommes, de chevaux et de voitures. Les maisons étaient pleines, beaucoup de malheureux qui étaient parvenus à se tramer jusque là, dans l'espoir d'y trouver du soulagement, tombaient de fatigue et de faiblesse dans les rues et sur les places, et mouraient bientôt du froid. Toutes les portes de la ville étaient tellement encombrées qu'on ne pouvait plus y passer. Enfin c'était une véritable débâcle, puisque es cosaques avaient déjà réussi à s'emparer de plusieurs faubourgs, et se trouvaient en quelque sorte pèle mêle avec nos soldats. Le roi de Naples, le vice-roi d'Italie, le prince major général, les maréchaux, etc., etc... étaient arrivés dans la matinée du 9... Vers le soir, mes fonctions cessèrent : l'année évacuait la place le lendemain 10, à trois heures du matin. Je prévins sur le champ de ces dispositions tous mes camarades qui se trouvaient chez moi pour qu'ils se préparassent à partir: plusieurs étaient blessés ou malades. A une heure du matin, le 10 décembre, je partis avec les officiers de mon état-major"¹⁰.



Charnier de Vilnius,
Paris Match, n°2793 du 05/12/2002



Lambeau d'uniforme et bouton de la Garde Impériale,
retrovés dans le charnier de Vilnius
Paris Match, n°2793 du 05/12/2002

¹⁰ « Mémoires » du Général Baron Roch Godart chez Flammarion en 1895.

En-têtes révolutionnaires militaires

La symbolique révolutionnaire est très forte à un moment de l'histoire de France, où une société cherche de nouveaux repères vis-à-vis d'un passé qu'elle désire révolu. "Tout se passe . . . comme si, au cours des épisodes révolutionnaires, on assistait à une particulière éclosion de signes, d'images, d'allégories, d'emblèmes et de gestes, dans le but d'affirmer la rupture avec le passé. . . mais aussi des espérances et des utopies, un nouvel idéal"¹¹. De ce fait elle est un langage vivant qui comme le blason des ci-devants, est le reflet de la personnalité de l'expédiant qu'il soit un individu mais aussi une identité collective. Ces en-têtes ont une symbolique particulière à la période révolutionnaire, où le symbolisme "revêt une forme de preuve juridique et de valeur d'engagement"¹². Dès 1789 apparaît ce nouveau langage qu'est la symbolique. Elle puise les symboles qu'elle utilise dans des registres aussi divers que variés : franc-maçonnerie, antiquité grecque et romaine (le bonnet phrygien fait référence au bonnet des affranchis romains, tout comme le faisceau de licteurs est le symbole du pouvoir de commandement dans la Rome antique), culture classique mais aussi le folklore et vie quotidienne. La symbolique fait appel à des références simples qui peuvent être perçues par tous contrairement à l'héraldique des blasons d'Ancien Régime. Ce système de symboles révolutionnaire est évolutif. En effet, durant la décennie 1789-1799, le trésor des symboles révolutionnaires fluctue en fonction des événements. Si en 1789-92, la symbolique "constitue un des éléments du dialogue avec la mort, c'est la Liberté ou la Mort"¹³, elle devient après Thermidor an 2 un double rempart pour la bourgeoisie révolutionnaire contre l'Ancien Régime et ses avortons contre-révolutionnaires mais aussi contre "l'anarchie" ultra révolutionnaire de 1793 et la démocratie populaire. Le bonnet phrygien symbole lui aussi de liberté (mais à connotation plus populaire) est progressivement remplacé (suite à Thermidor an 2) par un casque à la minerve; de même que les symboles francs-maçons disparaissent sous le Directoire pour être remplacé par une République tenant dans une main une pique surmontée d'un bonnet et de l'autre soit un faisceau de licteur ou une table ouverte de la loi. L'heure n'est plus aux révolutions mais bien à une reprise en main de la politique par une bourgeoisie républicaine qui avait perdu momentanément le contrôle des événements. De même la guerre modifie dans le courant de l'an 3 le symbolisme, qui toujours d'inspiration patriotique (faisceau de licteurs et bonnet phrygien), devient plus martial (drapeaux, fanions). La République égalitaire et citoyenne fait place à la République guerrière.



2195 SAINT-HILAIRE Louis-Vincent-Joseph Le Blond, comte de (Ribemont, 1766 - Vienne, 1809), général français.



LEFEBVRE, Général de Division commandant l'Avant-Garde.

¹¹ LIRIS (Elisabeth) : *Le symbolisme révolutionnaire in l'état de la France pendant la Révolution*, sous la direction de Michel Vovelle, éditions de la découverte, 1988.

¹² LIRIS, *ibid.*

¹³ LIRIS, *ibid.*